

Anna au fil de l'Art

Liane Massini

Anna au fil de l'Art

Souvenirs en garde à vue

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08168-7

Avant-propos

Souvent, au bord de l’océan, Anna venait écouter ses voix intérieures.

Surfant sur les vagues, se chevauchant les uns les autres, ses souvenirs arrivaient pêle-mêle s’installer dans ses pensées vagabondes. Ils surgissaient de sa mémoire pour s’égrener à l’encre noire sur les pages blanches.

Désordonnés dans leur résurgence, ils se tenaient, cependant, bien alignés au fil de l’art, auquel elle s’accrochait à chaque chute, chaque remous, chaque flux ou reflux. Ce fil, qu’elle suivait depuis l’enfance jusqu’à ce jour, la guidait dans le dédale d’histoires, d’amours, d’évènements, de moments bons ou mauvais qui jalonnaient son cheminement. Elle les voyait qui défilaient et les gardait à vue dans le rétroviseur de sa vie.

Le regard perdu à l’horizon, elle rêvait, assise sur un rocher. Un très jeune souvenir l’interpella, impatient de se libérer du carcan de sa mémoire. Elle s’empressa de lui ouvrir la porte derrière laquelle il piaffait.

Chapitre I. À la recherche du passé

Alors âgée de quatre ans, Anna tomba pour la première fois en admiration devant une peinture. Un bouquet de lilas, couleur lilas, qui trônait dans la vitrine d'un photographe. Comme les autres jours, en allant à l'école, elle s'attarda derrière sa mère à regarder les poissons dans l'Odet (une rivière qui traverse Quimper), lorsque, relevant la tête, elle l'aperçut de l'autre côté des quais, juste en face d'elle. À peine franchie la rue, elle se plaqua le nez contre la vitre pour mieux le savourer du regard. Éblouie, émue, elle découvrait la première peinture de sa vie. Une sensation inconnue, indéfinissable l'envahit. Tant de beauté la transportait. Les couleurs surtout, elle était habituée à voir des photos en noir et blanc, c'était la couleur qui avait sans doute capté son regard enfantin. Les traces de pinceaux donnaient une texture différente de celle lisse et glacée des photos, ça la fascinait, la séduisait. Elle ressentit comme une fête en elle, quelque chose qui venait de bousculer sa vie. Elle découvrait, prenait conscience de la beauté. À l'impact, que cet événement eut sur sa vie, il semblait que l'art n'attendait pas le nombre des années d'un spectateur pour le séduire. Cette halte quotidienne, aussi longtemps que le tableau fut en vitrine, irritait sa mère qui devait faire marche arrière avec la poussette de sa cadette pour la récupérer. Bien trop absorbée dans sa contemplation, elle ne répondait pas aux appels agacés de sa mère. Plus tard, lorsqu'elle lui parla de ce tableau, celle-ci lui avoua n'y avoir jamais prêté attention, elle pensait juste qu'Anna retardait le moment de se rendre à l'école, car elle ne voulait pas y aller. Ce bouquet de lilas fut sa première grande émotion artistique.

Toujours assise sur son rocher, elle tira un peu plus fort sur le fil de ses pensées pour essayer d'y attraper son plus lointain fragment de mémoire, nourri par ce que lui raconta sa mère, le jour de ses deux ans.

Une voix interrompit le cours de ses pensées :

– Anna... ? Anna Malone ?

Un homme venait vers elle, les bras relevés en balancier afin d'établir son équilibre en sautant d'un rocher à l'autre pour la rejoindre. Trop éblouie par la lumière, elle ne distinguait pas son visage, bien qu'il fût proche, maintenant. Une voix familière débitait des mots qu'elle n'écoutait pas, tant elle faisait d'efforts pour essayer d'en retrouver le possesseur qui la tutoyait, donc qui la connaissait bien. Il était juste devant elle à présent. Ce visage avenant, ce sourire moqueur l'interpellaient, mais elle demeurait incapable d'y mettre un nom. Elle finit par bredouiller :

– Je sais que je vous connais, mais je ne vous reconnais toujours pas.

– Normal, répond la voix rieuse, j'avais les cheveux longs, blonds et bouclés, maintenant, ils sont courts et grisonnants, je porte des lunettes, je n'en avais pas, et j'ai un peu grossi. Je vais te mettre dans la bonne direction. Il y a quarante ans, les Beaux-Arts...

Elle bondit vers lui, s'écriant :

– Toi... toi, Gaël ! Vraiment toi !

– Eh oui !

Elle sauta dans ses bras, ils s'embrassèrent, elle s'embrasa à son contact, comme autrefois. Il faut préciser qu'ils avaient un passé commun très intime, quelque chose qui les habitait encore à ce jour. Comment n'avait-elle pas reconnu celui qu'elle avait tant aimé ?

Elle se sentit laide, vieille, pas du tout à son avantage, en tenue de sport, car au cours de son jogging, elle s'arrêtait ici tous les jours pour « pêcher » ses souvenirs et les prendre en note. Il poursuivit :

– Je t'ai reconnue de loin.

À quoi elle répondit :

– Moi aussi j’ai quarante ans de plus, des cheveux courts alors que tu aimais tant leur longueur, des lunettes que je n’avais pas... Je suis assise sur un rocher avec lequel on pourrait me confondre de loin et mon visage n’était pas tourné dans ta direction, je ne vois vraiment pas comment tu aurais pu me reconnaître ?

Toujours moqueur, il reprit :

– Je t’ai vue dessiner, peindre pendant cinq ou six ans un peu partout quand on allait travailler sur la nature. J’ai reconnu ton attitude, je savais également que tu avais une maison de vacances dans le coin et que tu venais par ici. J’ai moi aussi une maison pas très loin, à Saint-Gildas. Je viens souvent là depuis que j’ai appris que tu fréquentais cette grève, dans l’espoir de t’y retrouver un jour, et voilà !

– Tu me cherchais ?

– Ça t’étonne ?

– Oui... J’étais à des années-lumière de nous, je ne pouvais même pas imaginer te revoir un jour, alors oui, je suis étonnée, éberluée serait plus juste, mais tellement heureuse !

Son regard fixé sur celui d’Anna, il lui dit :

– Tes grands yeux bleus m’ont tellement manqué... ton regard interrogateur...

Il sembla soudain perdu dans ses pensées, et, elle, assise là sur son rocher, yeux bleus ou pas, ne se sentait pas belle du tout quand il plongeait son regard dans le sien. Quarante ans les séparaient, pourquoi l’avait-il recherchée si longtemps après ? Une idée lui traversa l’esprit, et, tout à coup, elle comprit.

Elle craignit ce qu’il ou qu’elle-même désirait et se leva pour partir, prétextant que sa famille l’attendait. Pressant sur son épaule, il la fit rasseoir :

– Attends un peu, on vient de se retrouver, tu n’es pas à cinq minutes près quand même ?

– Je voudrais savoir ce que tu deviens, ce que tu fais et surtout ce que tu peins, tu peins toujours, j’espère ?

– Bien sûr, c’est la seule chose immuable dans ma vie, peindre ou écrire.

– Tu n’écrivais pas autrefois...

– Si, j’écrivais des poèmes et j’en écris toujours, c’est mon jardin secret, j’en parle peu. Ici c’est différent, je me mets au calme de la nature pour prendre en note mes souvenirs au fur et à mesure qu’ils me reviennent, dans le but, si j’en suis capable, d’écrire un roman biographique. Ça demande beaucoup de réflexion, il faut se remuer les neurones pour remonter aussi loin que possible dans le passé.

Son regard parcourait le paysage pour éviter celui de Gaël qui la sondait. Il y eut tant de ces regards entre eux, de complicité... d’amour... qu’elle avait peur de comprendre ce qu’il désirait. Elle ne le voulait pas... Ça ne servirait à rien aujourd’hui. Comme elle s’apprêtait de nouveau à... s’enfuir... il ajouta :

– Revoyons-nous demain, j’ai beaucoup de choses à te dire et quelque chose à te montrer. J’ai besoin d’un flash-back de nos années d’amour.

Elle se rebella :

– Tu as décidé de nos vies, voici quarante ans, on ne va pas reprendre maintenant. Nous revoir ne servirait à rien, nous n’allons pas changer de vie.

– Non, tu as raison, nous n’allons rien changer, nous allons continuer, assura-t-il sans se démonter.

Elle lui fit remarquer :

– Nous ne nous connaissons plus, nous ne savons plus rien l’un de l’autre.

Il ajouta qu’ils en savaient l’essentiel et avant de la quitter, en équilibriste, comme il était arrivé, il ajouta :

– À demain ici même heure.

La seule chose qui vint à l'esprit d'Anna fut : « Et s'il pleut ? » Il cria en s'éloignant : « Prends un parapluie ! »

Elle demeura seule, abasourdie, en proie aux plus vives émotions. Continuer, a-t-il dit... mais continuer quoi ? La passion inaboutie de leurs vingt ans ? Ça n'avait pas de sens... Demain elle ne viendrait pas... Il comprendrait, ou pas, qu'importait. Elle était heureuse comme elle était, avec un semblant de mari toujours absent, mais trois enfants qu'ils aimaient plus que tout, un amour de petite fille, leur maison de vacances ici, dans le golfe du Morbihan, et, en région parisienne, leur habitation principale avec son atelier dont elle était incapable de se passer. Elle ne voulait rien d'autre, surtout pas vivre autre chose ailleurs avec... avec... son grand amour de jeunesse, celui qui vivait en elle et ne l'avait jamais quittée ?

Plongée dans ses réflexions, elle rentra chez elle, cette rencontre inimaginable l'avait bouleversée, le peu qu'elle avait appris par ouï-dire sur lui datait de très longtemps. Anna savait seulement qu'il était marié, papa de trois fillettes, évidemment adultes aujourd'hui, comme ses propres enfants, et qu'il possédait, comme il l'avait toujours désiré, une agence de publicité. Leurs sœurs ne connaissaient pas leurs liens, ils les avaient toujours gardés aussi secrets que possible, elle parce qu'elle ne voulait confier ce trésor à personne, leur relation était bien trop passionnée, trop particulière pour qu'elle en fit part à qui que ce fût, même à ses sœurs, et encore moins à ses parents.

Lui avait sans cesse évité que leur relation ne se remarquât, sans qu'Anna ne se préoccupât d'en connaître la cause. Ça leur convenait ainsi, elle n'avait pas souvenir qu'ils en aient jamais parlé.

Lorsqu'elle arriva chez elle, l'esprit perdu quarante ans en arrière, elle trouva la maison vide et en fut fort aise, elle n'avait pas envie de parler d'une telle rencontre. Elle avait besoin de réfléchir, de se ressaisir. Elle se demandait qu'elle pût bien être la probabilité de retrouver, quarante ans plus tard, le grand amour de sa jeunesse, alors qu'elle méditait tranquillement, sur une petite plage perdue et déserte du golfe du Morbihan. Vous êtes assise, seule,

face à l'océan, recherchant votre passé au fond de votre mémoire et voilà que surgit, venu de nulle part, en chair et en os, un pan, le pan le plus important de ce passé. Plus de trente ans qu'elle venait ici dessiner ou écrire et juste au moment où elle commençait ce récit biographique, le passé venait se superposer au présent et bousculait tout, décidé à reprendre le devant de la scène. Elle ne devait pas se précipiter dans des questionnements métaphysiques, ça ne mènerait nulle part, ne pas se faire d'illusions, reprendre pied au plus vite dans la réalité, préparer le repas, voilà la réalité. D'ici peu, les uns et les autres ne tarderaient pas à rentrer de leurs diverses activités matinales, complètement affamés.

Ce n'était quand même pas banal, pensait-elle en préparant une sauce tomate, à peine lancées les premières lignes de son roman, il semblait que le destin vînt lui donner matière à... Ce genre d'intervention du sort l'interrogeait, la surprenait, comme s'il venait la conforter dans l'idée qu'elle devait le faire. Sa vie habituelle s'organisait avec, en permanence, un pied dans la réalité des obligations quotidiennes et l'autre dans les rêves qu'elle bâtissait jour après jour, à la pointe de ses pinceaux ou de sa plume.

En début d'après-midi, à nouveau tranquille, elle reprit le fil de sa vie artistique, celui qui l'empêchait de tomber ou de partir dans tous les sens. Elle tira très fort pour rattraper le souvenir qu'elle avait lâché ce matin, au moment de la rencontre. Il lui revint comme un boomerang qu'elle saisit à la volée : « Tu es une grande fille, maintenant, tu as deux ans aujourd'hui », dit son père en la soulevant de terre pour la poser, debout sur la table, où elle fut aussitôt saisie d'un étrange mal-être qui la fit paniquer et pleurer. Papa s'étonna, mais poursuivit : « Comme tu es devenue grande, quand papa sera en retard pour rentrer manger, tu viendras le chercher au café des Italiens. » Dans l'esprit de son père, un enfant de cet âge ne pouvait comprendre ce qu'on lui disait, il continua en lui donnant un drôle de sac qu'il appelait cartable pour aller à l'école. L'objet la séduisit... Son odeur, sa pénétrante odeur de cuir, qu'elle ne connaissait pas, mais qui lui plut aussitôt comme le sac lui-même... Le lendemain, elle demanda sans arrêt l'heure ; à un

moment, jugeant sans doute que le temps était venu d'y aller, elle sortit, cartable en main, de l'unique pièce où vivait la famille. Occupée par sa sœur, bébé, la maman ne prêta pas attention à son départ.

Elle était habituée à sortir pour aller chez la voisine d'en face, chez sa marraine ou encore en bas, au café, chez les propriétaires du petit immeuble qu'ils habitaient. Sa mère ne savait pas qu'elle avait une autre idée en tête.

Elle traversa seule l'avenue de la liberté, très passagère, pour aller sur le trottoir d'en face. Chemin faisant, elle rencontra un homme qui connaissait sa mère, son dentiste, et qui s'inquiéta de savoir ce qu'un bout de chou de cet âge pouvait bien faire, seule, dans la rue. Elle lui expliqua qu'elle allait chercher papa au café des Italiens où le dentiste jugea utile de l'accompagner. Son père qui travaillait n'y était pas, d'autres Italiens, dont ses grands-oncles, aussi surpris que le dentiste, étaient là à jouer aux cartes. Ils lui posèrent des questions, auxquelles elle répondit invariablement que papa lui avait dit de venir le chercher. En attendant, on lui servit une limonade grenadine qu'elle sirota, perchée sur un tabouret de bar, entourée de grandes personnes à ses petits soins. Elle était ravie. Après la grenadine, elle reçut une sucette et « son dentiste » proposa à ses oncles de la raccompagner à la maison, c'était sur sa route. Elle fit le trajet de retour « à bras » en dégustant sa sucette. Maman demeura interdite, au récit de son escapade, qu'elle lui raconta plus tard, et, surtout, elle comprit vite d'où lui était venue cette idée. Son père dut en entendre parler, et par la suite, il tourna plusieurs fois la langue dans sa bouche avant de lui dire d'autres choses aussi irresponsables. Elle gardait un tendre souvenir de cette aventure grenadine, encore surprise de l'intérêt qu'on avait porté à sa toute petite personne. En ce temps-là, les adultes ne s'inquiétaient pas beaucoup des enfants, le manque de confort et d'argent occupait leur esprit et leur temps, occultant tout le reste, leur but essentiel étant de joindre les deux bouts. Pour un enfant d'un milieu aussi modeste que le leur, être le centre d'intérêt des